

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Littérature étrangère

Number 32, May–June 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20021ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1988). Review of [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (32), 48–53.

LE NAVIRE ARGO Richard Jorif François Bourin, 1987; 22,95 \$

Mops: du grec Mopsos; du latin mopsus, qui était un nom de berger. Nom d'un des argonautes; sorte de chien bouledogue.

Avis aux amants de la langue française, aux amoureux fous des mots, aux cruciverbistes passionnés, aux collectionneurs de curiosités lexicales: ce récit leur est dédié. Quelle existence hors du commun en effet que celle de Frédéric Mops, confiné pendant des années à la cave par sa mère, avec pour toute distraction la lecture de deux œuvres qui le transformeront. À sa sortie de la cave, seconde naissance, Frédéric a dix-neuf ans et parle la langue de Rabelais; grand étonnement des contemporains! Il découvre bientôt Rousseau, puis le dictionnaire de Littré. Puisqu'il est «de ceux qui vont au plus simple», le jeune homme forme le projet de retracer l'existence du grand lexicographe à même les exemples par lui forgés et d'apprendre au passage les quelques milliers de mots qui défilèrent sous ses yeux. Il se met au travail avec la patience et la ferveur du novice attentif à l'appel de la vocation. Les années passent. Autour de lui, la société se fissure de toutes parts: ce sont les barricades de mai 68, la démolition du Marais pour l'érection du centre Georges Pompidou. Frédéric contemple son époque avec ses yeux de promeneur solitaire; l'agitation du siècle ne saurait troubler sa rêverie. Qu'advient-il de lui?

L'étrangeté due à l'anachronisme comportemental du héros ne cesse de ravir le lecteur embarqué à bord du *Navire Argo*. Mais attention, il n'est pas question ici des ressorts habituels à ce type de situation narrative. Le caractère imprévisible des (petits) événements de la vie du héros est à la mesure de sa totale disponibilité. Quant à Richard Jorif, il ne saurait se résoudre, semble-t-il, à la mort sans sépulture de centaines de mots qui sont peu à peu sortis de l'usage



et des dictionnaires; il remet nombre d'entre eux en circulation, le temps de cette merveilleuse expédition sur l'océan langagier. Son écriture — très dix-huitième — est d'une exquise subtilité, et l'alliage d'un humour discret, sous-jacent, au vocabulaire souvent truculent, donne au roman son ton tout à fait particulier. Un très grand plaisir.

Marty Laforest

BRUME Stephen King Albin Michel, 1987; 22,95 \$

Ou ne présente plus un auteur qui a vendu ses livres à soixante-dix millions d'exemplaires à travers le monde. *Carrie*, *The Shining*, *Cujo*, *Christine*, *Charlie*, *Simetierre*... autant de livres, autant de succès. La présence seule de son nom sur une couverture quelconque fait vendre, son nom au générique attire les foules, sans compter sa présence comme acteur...

Pourtant, une ombre au tableau — oh combien ténue! — que le Maître souligne dans une récente entrevue: ses recueils de nouvelles se vendent moins que ses romans alors que, selon lui, ses plus belles pages résident dans ces petits bouts d'histoires.

Stephen King a raison: il excelle dans la nouvelle. Là, impossible de délayer, de remplir, de créer un suspense artificiel uniquement par le nombre impressionnant de mots. Alors il va droit au but: quelques lignes et puis voici l'action, l'horreur, le suspense.

Brume, tout comme *Danse Macabre* et *Différentes saisons*, réunit plusieurs nouvelles, vingt-deux pour être précis, dont une très longue qui donne son titre au recueil et qui constitue peut-être ce que King a écrit de plus terrifiant à ce jour: pris dans un supermarché, des gens sont confrontés à un brouillard épais qui recouvre tout le pays et dans lequel évoluent d'horribles bêtes...

Mais il y a aussi *Le raccourci de Mme Todd*, *Le singe* et *Le radeau* cette histoire reprise dans le film *Creepshow 2*, où quatre jeunes gens se retrouvent bloqués sur un radeau sous lequel se tapit une créature qui les attrape un à un pour les bouffer. Vous avez eu peur au cinéma? Attendez de

lire la nouvelle: c'est pire encore! Délicieusement horrible.

Et puis deux classiques: *Le goût de vivre* et *La ballade de la balle élastique*: Le premier texte met en scène un chirurgien marron naufragé sur une petite île de roche. Tout ce qu'il possède se résume à un couteau et une bonne quantité d'héroïne. Et il a faim, très faim. Je ne vous fais pas un dessin. L'autre, c'est l'histoire de la genèse d'une folie. Et elle est contée par le fou lui-même, ou plutôt celui qui a passé près de cette folie tout en n'étant pas encore très sûr si vraiment, après toutes ces années...

Vous n'avez jamais lu Stephen King? Alors laissez donc de côté ses grosses briques. Intéressantes mais si longues à aboutir, et payez-vous *Brume*. Non pas un, mais vingt-deux frissons garantis, oscillant entre la terreur, l'angoisse, l'horreur pure, le fantastique et la SF.

Du nanan, vous dirait le Maître!

Jean Pettigrew

LA PREUVE Agota Krystof Seuil, 1988; 19,95 \$

Avec *Le grand cahier*, Agota Krystof racontait, dans un style exemplaire de concision, une histoire cruelle et terrible narrée par un nous impitoyable. Ce nous, c'était deux jeunes frères jumeaux confondus et indissociables faisant l'apprentissage de l'abjection dans un pays en guerre. Le premier roman — remarquable à tous égards — de cette Hongroise exilée en Suisse s'achevait sur la séparation des jumeaux. L'un franchissait la frontière, l'autre restait au pays.

La preuve constitue la suite du *Grand cahier* et décrit le sort de Lucas, le frère demeuré au pays. Lucas semble désormais se vouer au bien, mais ce n'est là qu'apparence. On retrouve la morale très particulière de cet être trop intelligent pour se plier aux codes et aux normes, morale dont on voyait, dans *Le grand cahier*, se déployer la mise en place et le fonctionnement par le biais d'implacables saynettes.

Malheureusement, *La preuve* ne peut que décevoir. Non qu'il s'agisse d'un mauvais roman: on y retrouve le même style et le même langage, une précision et une économie de moyens similaires au récit précédent. Mais la force du *Grand Cahier* résidait en grande partie dans sa narration faite par un nous indifférencié et *enfantin* que Krystof

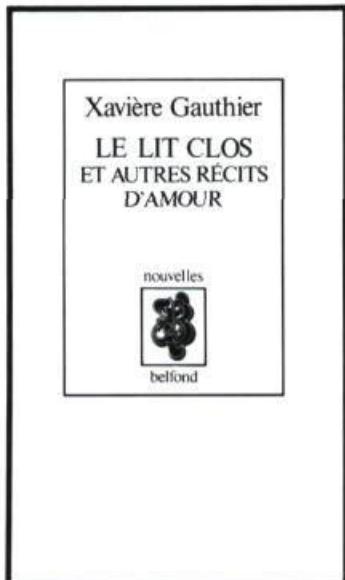
rendait avec une extraordinaire justesse. Sa suite perd beaucoup à être amputée de ce nous.

Restent les thématiques : le crime à la base de toute générosité, l'intelligence et la lucidité qui donnent à l'enfant les moyens d'abolir chez lui tout sens moral venu de l'extérieur (ce que l'on retrouve en Mathias, sorte de double inversé de Lucas), et, comme en filigrane, la réflexion politique. Mais là où *Le grand cahier* éblouissait, *La preuve* semble trop répéter une formule sûre, acquise au succès critique et populaire. En somme, *Le grand cahier* n'appelait nullement à une suite.

Francine Bordeleau

LE LIT CLOS
Xavière Gauthier
Belfond, 1988; 24,95 \$

«Elle a décidé de s'enfoncer de plus en plus dans le sordide, d'aller jusqu'au bout, d'aller en enfer s'il le faut.» (p. 179) Cette phrase pourrait être reprise par la plupart des personnages mis en scène dans les dix nouvelles de ce recueil. Personnages aux



prises avec un amour malheureux, blessé, trahi, en quête de l'impossible contre lequel viennent se briser leurs rêves et leurs désirs.

Toutes ces histoires sont vraies nous avertit l'auteur. Certaines sont tirées de faits divers — ces histoires passionnelles qui s'étalent sur deux, trois, quatre colonnes — et les autres pourraient très bien l'être. Là où les journaux trouvent toujours leur compte, la nouvelle peut toute-

fois ne pas trouver le sien. Ainsi, certaines nouvelles traînent en longueur, d'autres donnent — mais c'est presque inévitable compte tenu du projet initial — dans le cliché, le déjà lu. La nouvelle *Aux lilas* par exemple reprend sensiblement la même trame que le scénario du film *Le retour de Martin Guerre*. Un bon fait divers — ou une bonne idée — ne donne pas nécessairement une nouvelle intéressante. Le risque de pêcher par linéarité, de détailler parfois inutilement guettent l'auteur qui veut rendre compte de quelque chose. Aussi, les meilleurs textes sont ici les plus courts, ceux qui donnent davantage dans le sordide (le rythme y est d'ailleurs plus rapide, plus efficace). Dans les plus longues nouvelles, l'auteur a tendance à verser dans le misérabilisme. On a même l'impression fâcheuse qu'elle s'apitoie sur le sort de ses personnages. Mais l'intérêt du recueil — et intérêt il y a — repose davantage sur les personnages eux-mêmes, sur leur démesure, que sur leurs faits et gestes. Le mobile prime sur l'action.

Jean-Paul Beaumier

REMISE DE PEINE
Patrick Modiano
Seuil, 1988; 19,95 \$

Patrick, alias «imbécile heureux», et son frère cadet sont confiés à des amies de leur mère, actrice en tournée. Élevés par deux jeunes femmes marginales et la mère de l'une d'entre elles, ces enfants, confrontés à un univers nouveau, écoutent et observent. Ils entendent des expressions dont le sens leur échappe: «la bande de la rue Lauriston», «tête brûlée», «mauvaises fréquentations», «grisbi», «choses très graves»; ils voient de nombreuses personnes venir rendre visite à leurs parents adoptifs dans des voitures luxueuses, échanger des mallettes ou décharger le contenu d'un camion la nuit. Mais impuissants à comprendre ce qui se passe autour d'eux et trop heureux de l'éducation non orthodoxe qu'ils reçoivent, ils ne soupçonnent rien, jusqu'au jour où, rentrant de l'école, ils trouvent des policiers dans la maison que les femmes viennent de déserrer. Plusieurs années plus tard, Patrick jette un regard rétrospectif sur cette en- ▶

«Répétons-le, Djian est un écrivain, un grand écrivain.

La littérature n'en possède pas tant.

Une page de Djian, ça ressemble à rien d'autre de connu dans le passé proche ou lointain, si ce n'est à une autre page de Djian. Elle possède un rythme, des couleurs, un éclat, une palpitation, une sagesse et une folie qui n'appartient qu'à lui.

L'écriture de Djian est vraie, elle est généreuse et elle porte sur le monde — l'auteur y compris — un regard de pitié rageuse. Plutôt qu'«écrivain romantique», «écrivain vivant» lui conviendrait. Avec l'irréductible contradiction que les termes entretiennent l'un avec l'autre.»

Pierre Lepage
«Le Monde»

Éditions Barrault - Diffusion Flammarion



PATRICK MODIANO

Remise de peine

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

fance sans parvenir à reconstruire complètement l'univers d'alors, car les enquêtes qu'il a menées, une fois adulte, afin de connaître la vérité se sont révélées vaines, toutes les personnes le ramenant à cette période de sa vie ayant disparu sans laisser de trace.

D'un roman à l'autre, l'œuvre de Patrick Modiano, sans jamais dévier de sa thématique de la mémoire du passé, exerce toujours la même séduction, peut-être en raison de la diversité de sa manière narrative, toujours résolument moderne. Dans *Rue des boutiques obscures*, le héros, un détective privé qu'une crise d'amnésie a privé de son passé, cherche à retrouver son identité. Enquêtant parmi des ombres, il traque le moindre indice matériel: lettres, fragments de journal intime, et autres, qui en viennent à assurer la narration. À l'inverse, dans *Remise de peine*, l'évocation de l'enfance se heurte non pas à la faille de la mémoire mais à la perception restreinte qui est celle des enfants ainsi qu'à la fuite du temps. Et le modernisme du roman réside dans le fait que son objet n'est pas l'histoire elle-même, l'enfance, mais plutôt sa trace dans une mémoire, rappelant en cela certains textes de Cortazar.

Tout en demi-teintes, le récit se construit d'ellipse en ellipse, accrochant irrésistiblement le lecteur avide de savoir, pris au piège. Sous des apparences de légèreté enfantine, *Remise de peine* distille insidieusement un parfum de tragédie, celle des âmes errantes.

André Lamontagne

TITANIC ET AUTRES CONTES JUIFS Ivo Andrić Belfond, 1987; 21,95 \$

L'ouverture généralisée des catalogues franco-européens aux littératures de langues étrangères soulève la question du mode de présentation de la foule de nouveaux auteurs auxquels nous avons maintenant accès. Ainsi, convient-il d'abord de dire du nouvelliste est-allemand Lutz Rathenow qu'il écrit à Berlin, de l'autre côté du mur, d'en faire le représentant déviant d'une culture que nous estimons sévère, coercitive? À l'inverse, il ne viendrait à l'idée de personne d'accoler à Borges un chromo argentin (pampa, gauchos, tango). Mais Ivo Andrić?

Le Bosniaque a un nom depuis qu'en 1961 on lui attribuait le prix Nobel. Cela a certes concouru à la diffusion, même restreinte, de son œuvre en français (sont actuellement dispo-

nibles: *La soif* et *La chronique de Travnik* chez L'Âge d'homme, *Au temps d'Anika*, chez 10/18 et *L'éléphant du vizir* aux Publications orientalistes de France). Le présentateur de *Titanic et autres contes juifs*, Radivoje Konstantinovic, a cependant estimé plus sûr de jouer la carte ethnographique dans le cas d'un auteur traduit du serbo-croate, ce qui est bien l'indice parfait de l'exotisme! Je n'entends pas contester absolument ce biais de lecture, la Yougoslavie étant un

authentique pays du Proche-Exotisme, avec son histoire tourmentée, ses interpénétrations politico-culturelles affectant la langue, la religion et même l'alphabet (tout cela mis au pluriel; je jette à mon tour quelques adjectifs qui rendent la fameuse — pour nous seulement — mosaïque canadienne monochrome et sans saveur: slave, ottoman, latin, cyrillique, arabe, catholique, orthodoxe, musulman, juif, fédératif, communiste). Je remarque seulement que cela affecte la compilation de textes épars (sans les crédits pour ce qui a paru ailleurs, déplorons-le) à laquelle s'est livrée Konstantinovic. Et tellement que le texte d'ouverture n'est certainement pas un conte comme on serait en droit d'attendre d'un livre portant pareil titre.

Il convient en effet de parler ponctuellement de nouvelles, de monographie et peut-être de contes, l'ensemble finissant par composer une chronique. C'est dire qu'Andrić pratique une écriture attentive aux faits et gestes, cédant davantage à la redite qu'à la concision dramatique. Cela justifie sans doute ultimement le parti pris de faire de lui un écrivain du terroir.

Gilles Pellerin

Après

Un jour la jument va parler
et
J'espère au moins qu'y va faire beau

Voici le troisième BEST-SELLER de

MARCELYNE CLAUDAIS

aux Éditions de Mortagne

**DES CERISIERS EN FLEURS
C'EST SI JOLI!**



Collection métamorphose

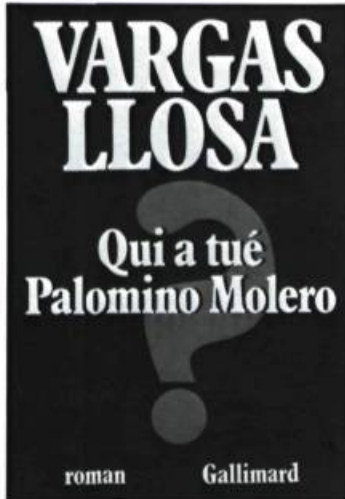
EM Éditions de Mortagne

Cette annonce est publiée
avec l'aide du MAC

QUI A TUÉ PALOMINO MOLERO?

Mario Vargas Llosa
Callimard, 1987; 19,95 \$

«Bordel de merde de vérole de cul!», balbutie le sergent Lituma en apercevant le corps de Palomino Molero empalé sur un caroubier, mutilé et tatoué de brûlures de cigarettes. D'emblée, Vargas Llosa donne dans le sordide. Le meurtre est ici déclencheur de l'action romanesque et tous les éléments mis en scène concourront à faire progresser l'enquête, le récit. Polar? Bien sûr, et l'auteur respecte les règles du genre: personnages bien campés, bien typés surtout, tension habilement soutenue entre protagonistes et antagonistes, progression de l'enquête par à-coups (aux temps forts succède une accalmie) en vue de maintenir le suspense, rythme rapide et efficace. Et la restitution, que permet la progression de l'enquête, des scènes ayant conduit au meurtre est ici très réussie. Le lecteur, par l'intermédiaire du lieutenant Silva et du sergent Lituma, au fur et à mesure que les pièces se placent, voit le déroulement du meurtre et est amené à déceler les motifs



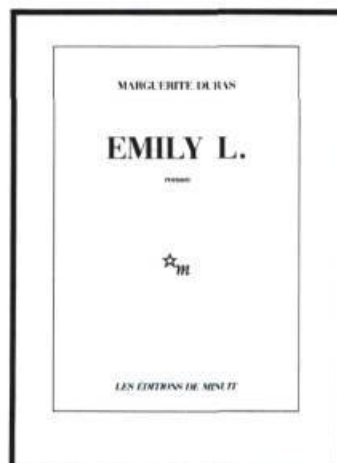
y ayant conduit. Si, très rapidement, l'on devine qui a tué Palomino Molero, le pourquoi demeure plus obscur malgré les pistes proposées. Et c'est par la résolution de cette seconde question que Vargas Llosa aborde le véritable propos de son roman qui, s'il se développe en filigrane, n'en est pas moins important. Par ce meurtre crapuleux, c'est la corruption et l'injustice sociale prévalant au Pérou que dénonce Vargas Llosa. Aussi, bien que les motifs du meurtre soient ici de nature dramatique

(passionnelle), personne ne voudra y croire. On préférera y voir une histoire de contrebande, d'espionnage, de politique, de *gros bonnets* qu'il faut à tout prix protéger, bref tout ce qui doit alimenter les discussions de café, bordel de merde!

Jean-Paul Beaumier

EMILY L.
Marguerite Duras
Minuit, 1987; 13,95 \$

Dans une ville portuaire — Quillebeuf —, une femme. Elle regarde et interpelle son compagnon. Elle parle de l'histoire qu'ils auraient eue ensemble. «Je ne vous aime plus. C'est vous qui m'aimez. Vous ne le savez pas.» Cette femme veut écrire cette histoire-là, qui serait celle, toujours particulière, d'un amour. Elle n'y parviendra pas. Elle deviendra plutôt l'observatrice fascinée d'un autre couple, très âgé: Emily L. et son mari, le Captain. Ils ont traversé toutes les mers du monde et chaque année maintenant, ils reviennent ici, à Quillebeuf. Elle est à la fin de sa vie, Emily L., et c'est



dans la fragilité que la mort proche donne aux êtres que baigne le récit. Un récit qui, après le décevant *Les yeux bleus cheveux noirs*, fait de nouveau apprécier Marguerite Duras.

Avec Duras, tout est affaire de style. Des phrases simples et elliptiques, la surabondance de démonstratifs et de conditionnels qui dit l'imprécision des choses, l'incessante exploration des thèmes de l'impossibilité amoureuse et de la passion insoluble: tout cela fait la manière Duras, et jamais aucun de ses récits n'y

échappe. *Emily L.* tente donc, comme toujours, d'être au plus près de l'indicible, dans cette étrangeté du désir et de l'écriture. Car ici la réflexion sur l'écriture prend une importance capitale, ce personnage, Emily L., étant une écrivaine à qui l'on a dérobé son ultime et sans doute son plus beau poème.

Par ces êtres naufragés et l'omniprésence de la mer, Duras renoue avec le thème de l'un de ses tout premiers romans: *Le marin de Gibraltar*. Mais ici la dérive est pour ainsi dire achevée, consommée, d'autant plus qu'Emily, depuis qu'on lui a enlevé ce poème, n'écrit plus. Reste ce constat vaguement testamentaire: «Je vous ai dit aussi qu'il fallait écrire sans correction, pas forcément vite, à toute allure, non, mais selon soi et selon le moment qu'on traverse, soi, à ce moment-là, jeter l'écriture au-dehors, la maltraiter presque, oui, la maltraiter, ne rien enlever de sa masse inutile, rien, la laisser entière avec le reste, ne rien assagir, ni vitesse ni lenteur, laisser tout dans l'état de l'apparition.»

Francine Bordeleau

nouveautés... ACTES SUD



MA VIE DE CHIEN
de Reidar Jönsson
Ce livre est un piège: à peine y pénètre-t-on qu'on se retrouve complice du redoutable Ingemar Johansson, de ses frasques et de sa pathétique philosophie.
34,95 \$



UN TABLIER ROUGE
de Michèle Hénin
Voici enfin, contée avec une douceur et un humour terribles, l'histoire de ces petites tuberculeuses auxquelles on imposait le tablier rouge comme, avant cela, une crécelle aux lépreux.
25,95 \$



UN PARFUM DE TABAC BLOND
de Anne-Marie C. Damamme
Deux traits dominent le talent d'Anne-Marie C. Damamme: un regard de cinéaste habile à fixer les images, et une écriture rapide comme un torrent.
19,95 \$

Distributeur exclusif: Les éditions françaises inc.
1411, rue Ampère, C.P. 395, Boucherville, Qué., J4B 5W2
Tél.: (514) 641-0514, 871-0111, 1-800-361-9635

**L'AMANT SANS
DOMICILE FIXE**
Fruttero & Lucentini
Seuil, 1988; 24,95 \$

À l'instar de *La femme du dimanche* (1973) et de *La nuit du grand Boss* (1980), ce cinquième roman du célèbre duo Fruttero & Lucentini est avant tout le récit d'une ville, ici Venise. Une Venise souillée par des hordes de touristes incultes et par des amoureux s'imaginant touchés par la grâce lorsqu'ils s'embrasent sous le pont des Soupîrs; où se noue, dans la grisaille de novembre, une idylle entre Mr Silvera, guide touristique qui sous des allures médiocres se révèle être un esprit fin, érudit et désabusé, et une exquise bourgeoise romaine experte en tableaux, la narratrice. Ensemble, ils chercheront à redécouvrir Venise au-delà des clichés et à vivre une aventure exempte de sentiments gentillets. Mais ce personnage fascinant qu'est Silvera, qui parle une multitude de langues, a exercé d'innombrables métiers, a le corps couvert de cicatrices et esquive toutes les questions, s'il ne laisse de séduire son amante, n'en finit pas moins par l'inquiéter: serait-il un trafiquant de drogue ou encore, considérant son origine juive, un agent des services secrets israéliens? L'identité véritable de Silvera devient bientôt une question obsédante et le récit prend alors des allures d'énigme policière.

À mille lieues du polar, *L'ami sans domicile fixe* se situe plutôt du côté de cette littérature contemporaine qui promène un regard amusé sur les choses, dont la littérature, et où la dimension policière confine à la devinette érudite. Ce regard inquisiteur n'épargne rien ni personne: ni les personnages sympathiques (il est alors d'une ironie tendresse), ni les bourgeois pseudo-érudits qui donnent de grands dîners et se croient dans un autre siècle ou les petits-bourgeois assoiffés de succédanés d'art (il est alors d'une férocité caustique), ni certains procédés littéraires périmés (il se fait alors imitation ludique). Quant à l'énigme que pose le person-



nage de Silvera, mentionnons qu'elle procède d'une transposition d'un mythe historique et littéraire, transposition très habile qui rappelle les œuvres d'Italo Calvino.

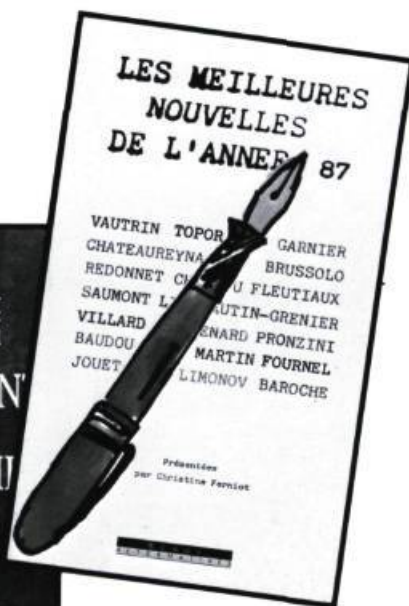
Inventive au plan narratif, l'écriture de Fruttero & Lucentini est également très attentive aux détails dans sa tentative de reconstruire la secrète unité de Venise, sa syntaxe originelle. Un roman où le bonheur de l'expression n'en finit plus de sourdre, un roman surprenant d'ingéniosité.

André Lamontagne

**LES MEILLEURES
NOUVELLES DE
L'ANNÉE 87**
Collectif
Syros Alternatives,
1987; 24,95 \$

Les recueils de nouvelles collectifs, s'ils condamnent le lecteur à une vision superficielle de l'œuvre de chacun des auteurs, ont l'avantage de proposer un instantané du genre à un endroit et à un moment déterminés.

En dépit d'un humour partout présent, *Les meilleures nouvelles de l'année 87* ont le malheur en commun. Rien de très gai en effet chez cette femme qui s'imaginer que la chirurgie plastique la fera aimer ou chez cet homme incapable de se remettre du suicide de son père; amoureux déçus, vies insignifiantes, comportements aber-



rants, visions apocalyptiques, tout y est, noir comme il se doit. Et ce ne sont pas deux ou trois polars bien ficelés qui arrivent à alléger le climat.

Bref, ce recueil équivaut à un constat de décadence. Et qu'un

Roland Topor nous montre crûment des petits-bourgeois moralisateurs, eux-mêmes désaxés sexuels prêts à aller jusqu'au meurtre pour assouvir leurs instincts, ou qu'un Edward Limonov nous introduise dans le climat de décrépitude morale qui prévalait à l'aube du krouchtchévisme en Union Soviétique, ne suffit pas pour enlever au lecteur le sentiment que chez la plupart des nouvellistes ici réunis manque la distanciation du sujet qui permettrait au récit de s'ouvrir sur de nouveaux horizons.

Avis donc aux lecteurs: ce recueil s'adresse d'abord à ceux qui apprécient la littérature sous ses dehors techniques. Car c'est un peu comme si cette approche photographique de la vie avait pour fonction première de permettre aux auteurs de faire étalage de leur maîtrise du genre... et d'excuser ainsi que presque tous cèdent au pessimisme le plus noir.

En somme, les récits rassemblés nous en disent plus sur l'état actuel de la nouvelle française que sur le monde qu'elle prétend décrire; malgré un regain d'intérêt pour le genre, il semble mal-

NOUVEAU



*Sous le ciel très haut
mais souvent incliné
"d'un certains pays",
Janick Belleau captait des
mots. Un jour, soufflant
un son de foudre, les mots
frappèrent les pierres
jusqu'à ce qu'il en sorte
des gouttes d'eau pour le
blé céleste et la poésie..
Jovette Marchesseault,
écrivaine et sculpteure,
auteure de Des cailloux
blancs pour des forêts
obscures*

l'en-dehors du désir, Janick Belleau,
Les Éditions du Blé, 1988, 112 p.,
isbn 0-920640-66-4, 12,00 \$
esquisses signées: Diane Desmarais

Les Éditions du Blé
c.p. 31
Saint-Boniface, Manitoba
R2H 3B4



en vente dans toutes les bonnes
librairies

heureusement qu'elle tourne à vide, qu'elle tourne en rond. «Prenez un cercle, disait Ionesco, caressez-le et il devient vicieux.»

Richard Tardif

**L'ARC-EN-CIEL
DE LA GRAVITÉ**
Thomas Pynchon
Seuil, 1988; 47,95 \$

Durant la Seconde Guerre mondiale, Tyrone Slothrop, un lieutenant de l'Armée américaine basé à Londres et hanté par les généalogies, inscrit sur une carte l'emplacement de ses aventures sexuelles avec les jeunes Londonniennes. «On» constate que ces points correspondent aussi — troublante coïncidence — aux endroits exacts où tombent fusées et bombes allemandes. Slothrop (qui, plus jeune, a été soumis à des expériences pavloviennes, un bruit le conditionnant à une érection) est actif sexuellement quelques jours avant l'explosion de ces bombes; présumant que le lieutenant Slothrop souffre d'une inversion du cortex cérébral qui se révèle efficace, un groupe de chercheurs imposera à Slothrop expériences et observations multiples afin de déterminer les futurs points de chute des missiles. À la fin de la guerre, on continuera d'utiliser les talents spéciaux de Slothrop pour retrouver des savants allemands et des ingénieurs africains qui travaillaient au Centre de fusées allemandes et ont décidé de constituer un état dans l'État. Pour accomplir cette ultime mission, Slothrop erre à travers l'Europe et prend conscience de la collusion existant entre les différentes multinationales de l'armement.

Ce récit n'est pas simple. On retrouve ici — et comme toujours chez Pynchon — un foisonnement de personnages (ils sont plus de deux cents) et un délire langagier qui rendent le texte flamboyant mais complexe. La thèse constante de Pynchon: l'individu moderne est dépassé par le désordre croissant du système, la multiplicité des informations, les changements de tous genres. Et le récit apparaît ainsi: déstructuré, sans ordre apparent, avec des histoires enchevêtrées, pour retrouver peu à peu sa cohérence et sa logique propres.

Ce très long roman (plus de 750 pages) est sans doute le plus achevé de Pynchon à qui l'on doit déjà *V.* et *Vente à la criée du lot 49*. Remarquable d'érudition et, par la bande, synthèse des divers champs de l'activité

humaine (mathématique, physique, histoire, cybernétique...), *L'arc-en ciel de la gravité* nous offre une impressionnante performance de romancier. Probablement l'un des romans les plus importants de la littérature américaine actuelle.

Francine Bordeleau

LE ROYAUME JUIF
Lamed Shapiro
Seuil, 1987; 24,95 \$

Le royaume juif regroupe les nouvelles de Lamed Shapiro, écrivain juif né en Ukraine en 1878, inspirées des pogromes (soulèvements violents organisés contre une communauté juive) qui s'abattirent sur les Juifs d'Europe de l'Est au début de ce siècle. Écrites entre 1907 et 1919, alors que Shapiro avait déjà émigré aux États-Unis, ces nouvelles vaudront à leur auteur à la fois la renommée littéraire de son vivant et le confinement au silence pour avoir été trop fortement identifiées comme l'*écrivain des pogromes*. Cette source d'inspiration «grinçante», comme il le disait lui-même, aura en effet ce double effet dont souffrira Shapiro sa vie durant.

Si Lamed Shapiro s'est incontestablement fait le témoin des scènes absurdes et monstrueuses dont on voudrait souhaiter qu'elles fussent irréelles, tant elles nous renvoient une image de l'humain qui paraît intolérable, l'auteur des sept nouvelles de ce recueil est avant tout un écrivain de grand talent. Son écriture, étonnamment moderne, est d'une telle efficacité, d'une telle intensité dramatique qu'on lui est presque reconnaissant de sa brièveté, qu'une nouvelle comme *Le baiser* ne s'étende pas au-delà de cinq pages. L'osmose entre la violence qui se déroule dans la rue et celle qui s'empare du personnage principal rend ici cette violence insupportable. L'écriture ne fait jamais de concession à l'aspect témoignage. Autre intérêt majeur de ce recueil: la variété narrative et les changements de perspective qui font qu'à aucun moment l'unicité thématique ne lasse. Au contraire, le cheminement narratif amène le lecteur à une prise de conscience globale. Au-delà de la monstrueuse aberration qu'a représentée la vague de pogromes au moment où furent écrites ces nouvelles, c'est la notion même de dignité humaine qui est ici mise en cause.

Jean-Paul Beaumier

les éditions de la pleine lune

Marie-Jeanne Musiol

L'AutreŒil

le nu féminin dans l'art masculin



la pleine lune

AUBES 3935

En Occident, depuis des siècles, le nu féminin dans l'art masculin est régi par les règles d'une mise en scène fixe et répétitive. Les 150 reproductions de cet ouvrage montrent qu'il s'agit bien d'une mise à nu unilatérale. Corps de femme, épié par l'homme, corps objectivité et fantasmé par l'artiste.

L'autre Œil met en lumière les modalités de cette représentation et aborde les perspectives nouvelles de son éclatement.

20,5 × 25,5 cm — 136 p. — 25 \$

EN VENTE DANS
TOUTES LES LIBRAIRIES